

« La passivité juive face à la Shoah? Mythes et réalités »

Mots clefs : Seconde guerre mondiale, passivité, juifs, mythe

Face à l'ampleur de l'extermination des juifs, une question semble se poser : « Pourquoi les juifs n'ont-ils pas réagi ? ». Nous présupposons spontanément une certaine passivité du peuple juif. Cependant, je voudrais ici contester ce préjugé : il y a bien eu une passivité, sans laquelle le déroulement des persécutions aurait été impossible, mais celle-ci doit être imputée au monde et non aux juifs.

1) Avant guerre (1933-1940) :

Entre 1933 et 1940, l'Allemagne nazie s'efforce d'expulser les juifs hors d'Europe. Le monde accepte d'abord de les accueillir, la France est à cet égard le pays le plus hospitalier. Mais, à partir de 1938, tous les pays commencent à fermer leurs portes alors même que l'Allemagne nazie exerce une pression accrue pour faire partir les juifs. Quelques événements signent ce refus : la conférence d'Evian convoquée par Roosevelt en juillet 1938 pour examiner l'accueil des réfugiés, qui se solde par un fiasco ; la publication par les britanniques, du « Livre Blanc » qui limite l'émigration en Palestine à 15 000 personnes par an pendant cinq ans, la décision revenant aux arabes au-delà de cette date ; les décrets Daladier qui restreignent la délivrance de visas. On peut résumer cette situation en disant qu'à partir de 1938 le monde se divise entre les pays qui veulent chasser les juifs et les pays qui ne veulent pas les accueillir.

Vivant en diaspora, le peuple juif avait depuis longtemps développé des stratégies efficaces contre l'antisémitisme modéré.

Jusqu'en 1933 la communauté juive allemande était la mieux organisée pour lutter contre l'antisémitisme grâce au réseau d'anciens combattants juifs de l'armée allemande, un système de coopération avec la police de la République de Weimar et une alliance avec la milice du SPD dans la lutte contre les forces nazies montantes. La bourgeoisie juive soutenant financièrement ces groupes.

Cependant, ces stratégies ne fonctionnent plus, à mesure que leur persécution s'aggrave et atteint un degré de violence extrême. Les forces susceptibles d'aider les juifs sont tellement affaiblies qu'elles ne sont plus opérantes et après 1933 les juifs se retrouvent seuls face aux nazis. Ce constat d'échec favorise l'émergence du stéréotype du juif passif au sein même du monde juif, pour qui il est difficile d'admettre que malgré la lutte interne contre l'antisémitisme, les nazis sont arrivés au pouvoir. Apparaît alors l'opposition entre le juif passif du passé et le juif nouveau plus clairvoyant qui désormais saura mieux se défendre.

II) Pendant la guerre :

Qui savait quoi, et à partir de quand ?

Quand les massacres de masse débutent en Juillet 1941, les gouvernements sont informés après quelques semaines grâce à la Machine Enigma. Churchill fait même une déclaration publique en août 1941 : « Un crime sans nom est en train d'être perpétré ». De plus, pendant l'été 42, un industriel allemand évadé d'un camp et réfugié en Suisse apprend à la communauté juive qu'Hitler a en vue un plan d'extermination totale. Le délégué en Suisse du Congrès juif mondial, Gerahrt Riegner, rédige un télégramme fin juillet pour informer les alliés. En 1943 deux évadés d'un camp satellite d'Auschwitz prennent contact avec la résistance juive en Belgique puis à Nice. Leurs informations font l'objet d'articles dans des journaux en yddish et en français. Enfin, les gouvernements disposent aussi de précisions quant aux méthodes de mise à mort, notamment par le « Rapport Vrba » du nom d'un juif slovaque évadé d'Auschwitz au printemps 1944. Malgré ces informations les gouvernements se refusent à bombarder Auschwitz à l'été 1944, en toute connaissance de cause.

Qui a fait quoi :

Les alliés ont pour priorité la victoire militaire contre l'Allemagne, et non la libération des camps. On peut supposer que l'évènement est trop inédit pour pouvoir être pris en compte immédiatement, ou encore que la propagande nazie sur le complot juif mondial a inhibé aussi bien les alliés que les résistances intérieures ne voulant pas apparaître comme des jouets aux mains des juifs. Enfin on peut penser qu'un préjugé antisémite est aussi présent du côté des alliés. Leurs moyens sont donc concentrés sur l'effort de guerre. Cependant, la victoire militaire arrive trop tard : la guerre génocidaire est d'ores et déjà gagnée par les nazis.

Il y a tout de même quelques actions de soutien, telle la création par Roosevelt en janvier 1944 d'un organisme d'aide aux juifs d'Europe, mais celles-ci sont dérisoires.

Du côté des juifs, la résistance prend trois formes :

- Les actions pour le sauvetage des populations : passage des frontières vers les pays neutres, caches, fourniture de faux papiers, aides financières. En France avant 1942 on parle d'assistance aux juifs, après 1942 de sauvetage. Une des principales sources de financement de ces actions est le judaïsme américain.
- La lutte armée et la résistance contre les nazis : une révolte a eu lieu dans trois des six centres de mise à mort, en août 1943 à Treblinka, en octobre 1943 à Sobibor et en octobre 1944 à Birkenau. Il y a aussi des révoltes dans les ghettos, en particulier le ghetto de Varsovie. Enfin il y a des groupes de partisans armés juifs communistes en Belgique et en France, tel le groupe Manouchian à Paris à majorité juive.
- La résistance spirituelle et immatérielle a pour but de sauver la religion, la culture et l'identité juive : éducation des enfants, vie religieuse et culturelle. La création d'archives clandestines a pour objectif de se faire entendre des générations futures (archives du ghetto de Varsovie, centre clandestin d'archives de Grenoble à l'origine de la création du Mémorial).

III) Discussion :

Antoine Arjakovsky évoque le risque de se positionner uniquement en victime de la part du monde juif, ou de toute autre population ayant subi de graves persécutions pouvant aller jusqu'au génocide (c'est le cas également pour les populations chrétiennes orthodoxes qui se positionnent uniquement en victimes de l'histoire depuis les Croisades).

Ce qui rompt la chaîne des violences c'est d'abord la dénonciation de la violence des bourreaux et la mise en lumière de la passivité des témoins. Mais une fois ce travail fait, et lorsque l'inefficacité générale de la résistance des victimes a été reconnue au vu des chiffres de l'hécatombe, l'une des possibles voies d'intelligence de la tragédie consiste à penser aussi, dans la mesure du possible, ses propres responsabilités. Dans cette perspective le soutien par la majorité de la population juive en Allemagne et en Europe centrale et orientale apporté aux régimes communistes a pu entretenir un amalgame au sein des populations de ces pays entre anti-communisme et anti-sémitisme. C'est en tout cas la thèse, certes décriée, de certains historiens russes tels que A. Soljénitsine et britanniques tels que N. Davies.

Iannis Roder évoque quant à lui une défaite morale du fait de l'abandon des juifs en 1938-1939 avec la fermeture de frontières et d'un échec des nations pendant la guerre, qui s'explique par le fait qu'en 1942-1943 les alliés n'étaient pas en position d'agir du fait des victoires militaires allemandes.